

Pascale Seys
Encres de Kikie Crêvecœur

LE COMPLEXE DU SPHINX

LES MYTHES GRECS, UNE MACHINE À PENSER ET À VIVRE

Racine

Complexe : *subst.*, du latin *cum plexus* :
nœud, enchevêtrement. Influence psychique
invisible. Qui embrasse un nombre
d'éléments divers et entremêlés.

Sphinx : *subst.*, n.f. Chimère à tête de
femme, corps de lion et ailes d'oiseau,
gardienne protectrice des mystères de la vie
et de la mort. Qui s'exprime à travers des
formules complexes et des énigmes. Nom
donné à une race de chat nu et à une espèce
de papillons migrants.

AVANT-PROPOS

Quelque chose en nous d'anciens récits

En raison de son rapport équivoque à la notion de vérité ou de réalité, le mythe jouit d'un statut problématique mais cela n'a pas toujours été le cas. Même s'il est difficile de savoir si les anciens croyaient en leurs mythes, on peut penser qu'ils les considéraient à tout le moins comme des piliers fondateurs, jusqu'à ce que l'historien Thucydide les condamne en raison de leur inauthenticité et blâme les mythographes d'exercer sur des esprits peu soucieux de vraisemblable, de vérifiable et de fiable, une dangereuse séduction. Alors, les mythes mentent-ils ? Explorant l'atelier de nos imaginaires, Salman Rushdie observe que le privilège des poèmes et des romans – et les mythes peuvent, à cet égard, être considérés comme des poèmes ou des romans métaphysiques – est qu'ils énoncent la complexité du réel sous la forme d'une vérité paradoxale : au cœur de toute fiction, il y a la présence du oui et du non *en même temps*. Le romancier relève d'ailleurs que l'équivalent en arabe de la formule inaugurale à toute histoire, « Il était une fois », se dit *كانك أم ناك* (*Kân mâ*

kân), qui peut être traduit par « C'était ainsi, ce n'était pas ainsi »¹.

Que racontent dès lors les récits ? Ce qui est ? Ce qui n'est pas ? Ce qui pourrait être mais ne sera jamais ? Peu importe. La meilleure question à poser aux mythes serait plutôt celle-ci : en quoi les mythes sont-ils producteurs de sens, c'est-à-dire en quoi, en éclairant notre compréhension du monde et de l'humain, éveillent-ils nos imaginaires à penser et à vivre *autrement* ?

Il est de tradition de considérer que les récits fondateurs ($\mu\tilde{\iota}\theta\omicron\varsigma$, *muthos*) constituent la protohistoire de la philosophie ($\lambda\acute{o}\gamma\omicron\varsigma$, *logos*) et qu'en dépit de leur mérite à transporter les imaginaires à coups d'histoires fabuleuses, ils véhiculent un savoir ontologiquement inférieur à celui que poursuivent, de manière plus légitime, les « traqueurs de vrai ». Pour résumer brièvement l'aventure de plus de deux mille cinq cents ans de pensée occidentale, le discours philosophique ou simplement rationnel a purement et simplement confisqué la question du sens à son seul avantage, en dépossédant les mythes de leur capacité à dire vrai ou à dire le vrai sur soi et sur le monde. C'est dans cette perspective qu'il a été enseigné, dans les écoles et dans les universités, que la science et la philosophie

1 Salman Rushdie, *Languages of Truth*, Jonathan Cape, 2021.
Langages de vérité. Essais 2003-2020. Traduit de l'anglais par
Gérard Meudal, Arles, Actes Sud, 2022.

ont établi leurs savoirs en opposition aux mythes, en excluant toute contamination de leurs doctrines par des récits invraisemblables, irrationnels ou incontrôlables. Or, que fait Platon ? Il condamne, d'une main, la poésie d'Homère au nom de la vérité, mais multiplie, de l'autre, le recours aux mythes lorsqu'il fait face à une impasse conceptuelle : le cheval ailé, Er, Gygès, ou l'âme sœur sont autant de récits destinés à soutenir une thèse racontée sous une forme poétique. Et, lorsqu'au début du XIX^e siècle, le philosophe et sociologue Auguste Comte relègue l'univers des mythes à l'enfance de l'humanité afin de mieux promouvoir l'âge de la science, ne crée-t-il pas un mythe de toutes pièces, lui aussi ?

La richesse de cet héritage poétique est à mesurer autrement, en admettant que la pensée a besoin de récits pour incarner le sens, nous permettant de ressentir émotionnellement la complexité des questions métaphysiques et existentielles à travers l'épreuve d'une catharsis (κάθαρσις, purification, purgation) intérieure. Dans un monde rétréci par excès de vraisemblable, enfermé dans des tableaux Excel, des grilles d'analyse, des protocoles et des *process*, les mythes nous transmettent un enseignement salvateur concernant les forces qui nous soumettent, nous obligent et nous rappellent à notre responsabilité. Parce qu'ils relatent,

sur un mode paroxystique, les caprices des dieux, du destin, des circonstances et de leurs conséquences, le plus souvent funestes, sur les actions des hommes, les mythes peuvent être considérés comme des ressources vivantes et de véritables matières à vivre et à penser. L'horreur, l'ignominieux, le monstrueux et l'injuste s'y expriment en style direct, sans concept. Le mythe nous donne à entendre que le mal est cosmique et bien plus universel que le bien, amplifiant ainsi la devise d'Ajax selon laquelle il faut souffrir pour comprendre. Car il est vrai que dans les grands récits des origines, les consolations sont rares et le malheur est grand : Ariane souffre d'avoir été quittée, Cassandre de ne pas être écoutée, Sisyphe d'accomplir chaque jour une tâche absurde, Narcisse d'être incapable d'aimer, Icare de vouloir être libre et Damoclès de voir sa vie suspendue à un fil. Mais pourquoi ces héros d'un autre temps souffrent-ils autant que nous souffrons ? Parce qu'il y a une universalité de la condition humaine qui, génération après génération, doit faire face à *ce qui arrive* et dont elle ne comprend ni le sens, ni la raison, ni les causes.

En 1911, le philosophe Hans Vaihinger développa une thèse ayant inspiré Sigmund Freud et Sándor Ferenczi selon laquelle, la science créant son objet, toute connaissance, même la plus rigoureusement scientifique, peut être considérée comme une fiction². Philosophe italien du début du XVIII^e siècle, auteur de *La Science nouvelle*³, Giambattista Vico avait lui aussi souligné la force de la « fiction » en relevant sa parenté étymologique avec le « fait ». Les romanciers lui ont donné raison : la force des grands textes réside dans leur capacité à révéler universellement quelque chose de la complexité de l'expérience de vivre, que les lecteurs reconnaissent comme réel.

Ainsi, l'une des meilleures preuves de l'effet des mythes sur nous, dont les énigmes nous dévorent tel un Sphinx affamé, est la pérennité des expressions qui persistent à habiter notre langue commune. Lorsque nous disons que nous tombons de Charybde en Scylla, qu'il est l'heure de sombrer dans les bras de Morphée, qu'il est pénible de s'égarer dans un dédale mais bien opportun

2 Hans Vaihinger, *Die Philosophie des Als, 1877, The Philosophy of 'As if'*, London, trad. Charles Kay Ogden, Routledge, 1968. Cette thèse a connu un prolongement fécond dans les travaux de Donna Haraway sur la « connaissance située ».

3 Giambattista Vico, *Scienza nuova*. Traduit par Jules Michelet sous le titre *Principes de la philosophie de l'histoire* dans Œuvres complètes de J. Michelet, volume des Œuvres choisies de Vico, 1894, p. 281-642.

de toucher le pactole, nous parlons tous le grec ancien sans le savoir. Parce qu'ils se situent dans un cadre sans cadre, dans un univers de démesure et d'excès, les mythes nous invitent à interpréter le monde avec une vision décuplée, en épousant le point de vue des dieux, des héros, des monstres, voire même du destin. Comme nous, les dieux et les héros sont pris dans les rets des circonstances, et soumis à des forces métaphysiques ou inconscientes qui les dépassent. De cette façon, dieux, héroïnes, monstres et héros nous devancent et nous tirent par la manche. Ils nous enjoignent à transmuter nos destinées en chant de liberté.

Delphine Horvilleur a montré qu'étymologiquement, le mot « texte » vient du verbe latin *texere* qui signifie tisser, et que *textum* signifie tissu, étoffe ou trame. Le mot « fiction » signifie littéralement la science du tissu. Voilà l'une des meilleures raisons, assurément, pour laquelle nous lisons : pour déplier le monde, raccommoder les morceaux épars, incompréhensibles ou décousus de nos existences afin de raconter et faire tenir ensemble ce que nous savons de notre époque et de nous-mêmes, en tirant les leçons de l'Histoire et *des histoires*.

Telle est la force des grands récits. Tout à la fois cosmogonies, théogonies et anthropogonies, ils créent, par la mise à distance du monde qu'ils imposent au lecteur et par cette dilatation propre au temps de la lecture, une forme d'étrangeté qui fait de nous des *mieux voyants*. Enfin, ils nous permettent de fixer dans les yeux, avec un regard renouvelé, le combat que se livrent, dans la chair du monde, la guerre et la paix, la hideur et la beauté.

La vie et la mort sont des énigmes qu'au cours de notre vie, un sphinx mystérieux, cheminant à notre rencontre, nous demande de décrypter. Nul ne sait d'où il vient, où il va, ce qu'il nous veut. Le Sphinx pose des questions et il attend de nous, en silence, la réponse adéquate. Si nous répondons à côté ou trop rapidement – faute d'attention, de vigilance ou sans réfléchir à ce que la vie nous enseigne – l'animal nous dévorera. Il n'y a pas d'alternative. Sauf peut-être à tenter de répondre à l'énigme du Sphinx à coups de poèmes et de symboles afin d'apaiser son appétit, car il connaît le langage des secrets. Et ainsi de sauver provisoirement notre vie.⁴

⁴ Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*, Insel, Leipzig, 1929. Traduction nouvelle, préfaces et notes de Claude Mouchard et Hans Hartje, Paris, Le livre de poche, 1989.

Le cauchemar de Cassandre

Cassandre Salviati a environ quatorze ans lorsqu'elle rencontre, le 21 avril 1545, lors d'un séjour au château de Blois, le poète Pierre de Ronsard, de six ans son aîné. « Je la vis, j'en fus fou »¹, note-t-il. À peine trois mois plus tard, en juillet 1545, Ronsard porté par cet amour fulgurant ouvre *L'ode à Cassandre* avec son vers le plus célèbre « Mignonne allons voir si la rose ». Cassandre n'épousera pas Ronsard mais toujours, elle restera sa muse et son inspiratrice, tout à la fois celle qui guérit et celle qui blesse. Il reviendra toujours à elle, le cœur constant, persévérant dans son élan, à force de sonnets élégiaques et de madrigaux écorchés,

1 Jeanne Bourin, *Les amours blessées*, Paris, La Table ronde, 1987.

comme dans son recueil *Les Amours*, dit *Les amours de Cassandre* :

« Qui voudra voir une jeunesse prompte
À suivre en vain l'objet de son malheur,
Me vienne voir, il verrait ma douleur
Et la rigueur de l'archer qui me dompte. »²

Des années plus tard, le poète clame encore sa fidélité à toute épreuve :

« Or j'aime bien, je le confesse,
Et plus j'irai vers la vieillesse
Et plus constant j'aimerai mieux :
Je n'oublierai, fussai-je en cendre,
La douce amour de ma Cassandre,
Qui loge mon cœur dans ses yeux »³

Ni le temps, ni les ans n'effaceront, ni n'abîmeront rien.
Ronsard a eu de la chance. Il a rencontré sa rose, un jour,

2 Pierre de Ronsard, *Les Amours*, I, Œuvres complètes, édition de Prosper Blanchemain, Paris, Jannet, 1857. Les références aux personnages de Méduse, Sisyphe, Tantale, Pandore, Narcisse abondent dans ce recueil poétique, d'amour amer, de pleurs, de soupirs et d'âpre tourment, dont le prénom de Cassandre, personnage divinatoire central de l'*Illiade*, annonciateur de la guerre de Troie, incarne doublement la passion amoureuse et la fatalité de la malédiction. « Je veux tracer la peine que j'endure ; en cent papiers plus durs que diamants, afin qu'un jour notre race future, juge du mal que je souffre en aimant. », CXCI, *id.*, p. 110.

3 Pierre de Ronsard, Chanson, dans *Meslanges*, dédiées à Jan Brinon, seconde édition, Paris, 1555, p. 48.



sous les traits de Cassandre Salviati, une mignonne qu'en 1986, le botaniste Francis Meilland immortalise à son tour en créant la Pierre de Ronsard, une variété de rose aux allures de pivoine rosée.

Bien longtemps avant les roses de Meilland et les vers de Ronsard, Homère, un autre poète de guerre et d'amour, louait la beauté d'une autre Cassandre dont le nom grec Κασσάνδρα désigne « celle qui protège » ou encore « celle qui repousse l'ennemi ».

Cassandre est si belle qu'Apollon la courtise. Pour lui témoigner son amour, le dieu ne lui envoie ni poèmes, ni roses ni bouquets d'anémones mais il lui offre un don à la fois terrible et vertigineux : il offre à Cassandre le don de prophétie. Cassandre accepte le présent d'Apollon, mais se refuse au dieu qui, fou de rage, pour se venger d'avoir été éconduit, lui crache à la bouche, geste fatal qui empêche à jamais Cassandre, quelles que soient ses visions, de se faire comprendre et d'être crue. Ses yeux embrassent des milliers d'images. Elle prédit de grands bouleversements, la guerre qui vient, l'effondrement de Troie, des assassinats, des trahisons et une vision d'effroi lui révèle même le visage de sa propre mort. Pourtant, plus ses visions se précisent et moins

on la croit, plus ses prédictions se réalisent et moins on l'écoute.

Cassandre dit la catastrophe à laquelle personne ne veut croire pour n'avoir ni à réfléchir, ni à s'engager, ni à agir. Elle est l'ennemie de l'inaction. Elle met en garde la civilisation contre la pollution des océans et contre la destruction des écosystèmes ; elle s'émeut de l'extrême vulnérabilité des démocraties et de la mise en danger de la maison des vivants ; elle crie à l'injustice ; elle désigne du doigt la pauvreté et nomme la haine ordinaire, les mensonges, la corruption et la honte par leurs noms. Mais le monde entier se bouche les oreilles pour ne pas avoir à entendre ses mises en garde et ses imprécations, pour la simple raison sans courage qu'il est plus commode de se soustraire à la responsabilité que d'opérer un véritable changement. Plus près de nous, les Cassandre modernes sont lanceuses d'alerte : Lorraine Hansberry, Kathryn Bolkovac, Greta Thunberg, Irène Frachon ou Marina Ovsianikova élèvent le ton tant qu'elles peuvent afin de réveiller nos consciences et de diriger nos efforts vers un avenir désirable. Mais qui sont celles et ceux qui veulent croire à ce qu'elles disent ? Les sceptiques démentent, les rassuristes lénifient tandis que les attentistes ouvrent leur parapluie.

Le destin en suspension

Parce que nous sommes des êtres vivants, c'est-à-dire vulnérables et mortels, nous connaissons la peur qui noue nos entrailles lorsque l'on anticipe un avenir incertain, le sentiment de crainte face à un danger imminent, le malaise diffus d'une menace sourde, prête à nous frapper, comme le font certaines maladies silencieuses ou certaines trahisons qui nous déclarent la guerre. Gustave Courbet a exprimé ce registre d'émotions dans un autoportrait célèbre intitulé *Le désespéré*. À la même époque, dans les années 1843-1845, le peintre réalise une série d'autoportraits et représente son effroi dans une gouache sur papier intitulée *L'Homme rendu fou par la peur*¹. Gustave Courbet était réputé pour son

¹ Le dessin inachevé est conservé en Norvège, dans la Galerie nationale d'Oslo qui possède également *Le Cri* et *La danse de la vie* d'Edvard Munch, *L'âge d'or* de Lucas Cranach et *Bords de Seine* de Berthe Morisot.

caractère jovial et une disposition naturelle au bonheur. Pourtant, dans une lettre qu'il rédige à l'attention de son ami et mécène Alfred Bruyas, également protecteur de Delacroix, il confiait que derrière ce masque amène et riant, il cachait à l'intérieur « le chagrin » et « l'amertume » ainsi qu'une « tristesse », précisait-il, « qui s'attache au cœur comme un vampire »².

Courbet savait que le plus heureux des hommes n'échappait pas aux émotions négatives, ni au chagrin ni à la terreur. Exactement comme l'orfèvre grec Damoclès.

Damoclès vivait en Sicile à la cour du tyran Denys de Syracuse. Autocrate paranoïaque, Denys exigeait l'allégeance et la fidélité absolues de ses sujets qu'il terrifiait constamment, les contraignant de répondre à ses soupçons maladroits par la flatterie et des compliments de circonstance, attitude socialement bien connue des dirigeants, des chefs et des patrons que l'on appelle la flagornerie. Comme tous les puissants qui craignent de voir leur autorité rompue, Denys exigeait d'être

2 Sylvain Amic, Catalogue de l'exposition *Courbet* au Grand Palais, Paris, 2007.

rassuré par tous. Aussi, l'artisan Damoclès ne songeant qu'à lui faire plaisir, dit un jour à Denys, pour le flatter sans doute, à quel point il avait de la chance d'être un monarque et de pouvoir exercer sur tous son pouvoir à l'envi. Cette minauderie agaça le tyran à telle enseigne que pour le punir, Denys invita Damoclès à prendre sa place à la table d'un banquet. Obéissant à la requête de Denys, Damoclès s'assit à la table et prit part au festin sur le siège du tyran. Et soudain, il comprit. Alors qu'il levait les yeux, il vit, retenue par un unique crin de cheval prêt à se rompre à tout moment, une épée suspendue au-dessus de sa tête. Damoclès réalisa que détenir le pouvoir n'est pas le privilège que les gens sans grade s'imaginent et que l'homme puissant vit constamment dans la crainte de voir sa vie menacée. En regardant l'épée triomphante, Damoclès mesura que le prix à payer pour être du côté de ceux qui gagnent est celui de l'intranquillité. Telle est la crainte damoclésienne : celle d'une menace sourde qui fait vibrer l'air alentour et susceptible de frapper chacun d'entre nous, coupable ou innocent, à tout moment.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	Quelque chose en nous d'anciens récits	7
Le cauchemar de Cassandre		15
Le destin en suspension		20
The rain in Spain stays mainly in the plain		23
Devenir riche		28
La nostalgie de l'âge d'or		31
Pomme d'amour et de discorde		36
Le vertige du ciel		39
Le râteau de la Méduse		44
Du miroir des eaux pures aux reflets des écrans		49
Pour qui vous prenez-vous ?		54
Comment ne pas perdre le fil ?		58
Le cheval de Troie et la Maskirovka		63
Prendre le taureau par les cornes		67
Une histoire de lit		71

Morphée et le Palfium 875	76
Le <i>kudos</i> et le talon d'Achille	80
Tomber de Charybde en Scylla	85
À l'origine du monde	89
L'espoir trompeur	93
Terre d'exil, terre d'asile	99
Sisyphé en sherpa	103
Un <i>hahaha</i> homérique	108
Embarquement pour Cythère	112
Une histoire sans fin	115
L'amour aux troussees	120
Ces vies qui ne tiennent qu'à un fil	123
Le complexe du Sphinx	127

Textes : © Pascale Seys
Encres : © Kikie Crèveœur – www.kikiecrevecoeur.be
Mise en page : Véronique Lux
Correction : Patricia Couderc

www.racine.be
Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez régulièrement
des informations sur nos parutions et activités.

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait
quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit,
sont interdites pour tous pays.

© Éditions Racine, 2022
Éditions Racine, Tour & Taxis - Entrepôt Royal
Avenue du Port, 86C / bte 104A
B-1000 Bruxelles

1^{er} tirage
D. 2022. 6852. 37
Dépôt légal : novembre 2022
ISBN 978-2-39025-230-6

Imprimé en Europe